

LA NOUVELLE RHÉTORIQUE AU PRISME DU PARADIGME COMMUNICATIONNEL

A NOVA RETÓRICA SOB O PRISMA DO PARADIGMA COMUNICACIONAL

Zaouri Rachid

Chouaïb Doukkali University, El Jadida

Maroc

ilohim12@yahoo.fr

RÉSUMÉ

Notre travail se donne pour tâche se donne pour objectif de mettre en perspective les fondements communicationnels de la théorie de l'argumentation de Perelman. Après avoir montré le regain d'intérêt de la rhétorique dans le champ des sciences de la communication, nous nous pencherons sur la critique du rationalisme occidental comme préalable nécessaire aux nouvelles perspectives de Perelman sur la rhétorique comme théorie de l'argumentation. Nous aborderons ensuite le rôle de l'auditoire dans l'échange argumentatif. Dans un dernier point, nous montrerons l'aspect éthique de la nouvelle rationalité que Perelman propose dans le débat contemporain sur l'espace public.

MOTS-CLÉ: Nouvelle rhétorique. Argumentation. Communication . Auditoire. Evidence

RESUMO

O nosso trabalho tem como objetivo colocar em perspectiva os fundamentos comunicacionais da teoria da argumentação de Perelman. Após mostrar o renovado interesse pela retórica no campo das ciências da comunicação, examinaremos a crítica ao racionalismo ocidental como um pré-requisito necessário para as novas perspectivas de Perelman sobre a retórica como teoria da argumentação. Em seguida, abordaremos o papel da audiência na troca argumentativa. Num último ponto, destacaremos o aspecto ético da nova racionalidade que Perelman propõe no debate contemporâneo sobre o espaço público.

Palavras-chave: Nova retórica. Argumentação. Comunicação. Audiência. Evidência.

Les travaux de Perelman constituent une tentative d'une grande envergure pour inscrire la rhétorique dans le champ des sciences humaines, au prix d'une relecture novatrice de l'héritage aristotélicien et d'une critique de la tradition métaphysique occidentale qui l'a rendue caduque. La crise du fondement qui caractérise cette tradition a entraîné un relativisme et un perspectivisme dont le modèle monolithique de la Vérité est incapable de rendre compte. Le *logos* devient dès lors essentiellement rhétorique, et donc argumentatif. Notre point de départ est

que dans son opposition au schéma monolithique de la pensée rationnelle fondé sur le raisonnement formel, l'argumentation s'inscrit dans un contexte communicationnel où il est nécessaire de prendre en considération les exigences et les conditions de l'interaction langagière. Aussi nous demandons-nous: dans quel sens le rapprochement entre rhétorique et communication est-il possible ? Quels sont les aspects communicationnels et philosophiques de l'argumentation? Quel est le statut de l'auditoire dans la nouvelle rhétorique? Quelle est la finalité éthique de la communication argumentative?

1. Le renouveau de la rhétorique:

Appréhender les soubassements communicationnels dans la nouvelle rhétorique entraîne dans son sillage la nécessaire question du réexamen de la relation entre la rhétorique et la communication. Dès la fin du XIX^{ème} siècle, dans les institutions de la recherche et de l'enseignement, la rhétorique n'était pas dans l'air du temps (Breton, 2016,p.6). Péjorativement connotée en tant qu'artifice stylistique et parole manipulatoire, elle ne suscitait pas beaucoup l'intérêt des théoriciens de la communication. Mais, plus essentiellement, ce discrédit de la rhétorique est dû à la délégitimation de son statut dans la pensée contemporaine, de bout en bout marquée par le primat du rationalisme et du positivisme. Le procès que la modernité intente à la rhétorique se situe en effet dans un débat séculaire qui, depuis Platon, oppose la philosophie à la sophistique et le logos à la doxa (Meyer, 2005,). Le cliché des sophistes, maîtres de la parole peu soucieux de la vérité, perdure jusqu'à nos jours.

Il fallait attendre la seconde moitié du XX^{ème} pour que la rhétorique puisse renaître de ses cendres. Dans un contexte qui se caractérise par l'effondrement des grandes idéologies totalitaires, le nouvel espace démocratique, qui doit beaucoup à l'utopie libérale, se reconfigure à la faveur du pluralisme politique qui s'exprime dans la confrontation des idées et des opinions, dans les débats politiques et les discussions publiques. Persuader et convaincre sont les nouveaux maîtres-mots en lieu et place des mots d'ordre et de l'argument d'autorité. L'idéal communicationnel,

régi par l'argumentation comme pratique et comme norme, miroite ainsi la possibilité d'une société transparente où le lien politique est exempt de violence et de domination.

Aujourd'hui, les travaux des chercheurs issus des sciences de l'information et de la communication, notamment Philippe Breton, dans leur souci de chercher la généalogie de la communication¹, la rattachent à la tradition culturelle gréco-romaine qui l'a cultivée au fil des âges. Breton situe le point d'intersection entre la communication et la rhétorique dans l'argumentation.

"Parmi les différentes approches, écrit-il, que l'on peut faire de l'argumentation, l'une d'entre elle consiste à considérer l'argumentation comme une action qui noue un orateur et un auditoire c'est-à-dire pleinement comme une activité de communication. Dans cette perspective, on peut décrire l'acte d'argumenter comme la tentative par cet orateur de faire partager par l'auditoire l'opinion qu'il lui propose, grâce à des énoncés qu'il met en forme d'une certaine façon, en fonction de la situation." (Frydman et Meyer, 2012,p.89)

Ce regain d'intérêt dont jouit la rhétorique s'explique par le fait qu'elle fournit, avec Aristote, la matrice originelle des théories de l'argumentation. Dans ce nouveau champ d'études qui se caractérise par de multiples réappropriations de la rhétorique aristotélicienne, les chercheurs en sciences de la communication ne peuvent pas nier leur dette à l'égard de Chaïm Perelman, le père fondateur de la nouvelle rhétorique. Dépassant une conception de la rhétorique restreinte à l'élocution, qui a prévalu depuis Pierre de la Ramée, les travaux de Perelman se donnent pour tâche de restituer ce nexus qui rattachait la rhétorique, en tant qu'art de persuader dans la sphère délibérative, judiciaire et épideictique, à la vie sociale et politique de la *polis* grecque. La néo-rhétorique se veut ainsi une théorie de l'argumentation dont l'objet est *"l'étude des techniques discursives visant à provoquer ou à accroître l'adhésion des esprits aux thèses que l'on présente à leur assentiment"* (Perelman, 1970, p.5)

¹ Luc de Meyer affirme dans ce sens: "Les multiples coïncidences qui peuvent être relevées entre les champs d'application classiquement connus de la rhétorique et ceux de cette discipline si actuelle qu'il est convenu d'appeler "Communication" doivent tout naturellement inciter le communicologue à s'intéresser de façon générale à la rhétorique et l'amener à revoir les données du procès, souvent réducteur, qui lui avait été fait par la modernité" (De Meyer,1997, p.19)

Cette réorientation de la rhétorique, nous allons l'approcher dans un mouvement à double détente. En élucidant les soubassements philosophiques et communicationnels de la théorie de l'argumentation chez Perelman, nous verrons comment l'œuvre de ce dernier se prête à un dialogue fructueux avec les sciences de la communication en tant que " *domaine [qui] se préoccupe de tout ce qui concerne la mise en forme et le transport des messages, aussi bien que de la signification sociale de tels processus* " (Breton, 2016, p.5)

2. Critique de l'évidence, éloge de l'argumentation

L'ouverture communicationnelle de la théorie de l'argumentation chez Perelman s'inscrit en amont dans un débat philosophique qui opposera Perelman aux tenants du rationalisme occidental. Le principal reproche qu'adresse le penseur à cette culture métaphysique dominante depuis trois siècles, c'est d'avoir occulté l'usage de l'argumentation et de la délibération et la médiation du langage qui les sous-tend au profit du raisonnement *more geometrico* :

" *La publication d'un traité consacré à l'argumentation et son rattachement à une vieille tradition, celle de la rhétorique et de la dialectique grecques, constitue une rupture avec une conception de la raison et du raisonnement, issue de Descartes*" (Perelman, 1970, p.1)

Ce modèle étriqué de la raison érige l'évidence en critère absolu de la vérité qui tient " *pour faux tout ce qui n'était que vraisemblable*" (Perelman, 1970, p.2). Etant intemporelle, nécessaire, irréfragable, l'évidence exclut tout désaccord en forçant l'accord préalable des esprits. Perelman met en évidence ce caractère à la fois monolithique et illusoire de ce paradigme de la rationalité qui s'étend à tous les champs du savoir et prétend résoudre tous les problèmes qui se posent à l'humanité. " *C'est à l'idée d'évidence, comme caractérisant la raison, qu'il faut s'attaquer si l'on veut faire une place à une théorie de l'argumentation, qui admette l'usage de la raison pour diriger notre action et pour influencer sur celle des autres*" (Perelman, 1970, p.4)

Ne s'accommodant guère de cette limitation de la raison, Perelman réoriente celle-ci vers la raison pratique; il déplace l'accent du rationnel vers le raisonnable.

La praxis humaine, en sa détermination historique, culturelle et sociale baigne dans le flux de la contingence et non de la nécessité. Aborder le vaste champ des sciences humaines par le biais d'un langage formel axiomatisé est une pure illusion du rationalisme contemporain. Le raisonnement apodictique, mathématique et syllogistique éprouve ses limites dès qu'il s'agit de rendre compte des différentes sphères où l'interaction humaine entre jeu: politique, morale, droit... Ces différentes sphères relèvent du vraisemblable, du plausible et de l'opposable. On y raisonne non à coup d'axiomes et de théorèmes mais en délibérant, en pesant le pour et le contre. Comme l'explique Ruth Amossy :

“Centré sur le raisonnable, le raisonnement pratique ne se déploie pas dans l'abstrait : il est tributaire d'agents humains pris dans un processus de communication, qui exercent leur activité dans un contexte particulier, en fonction des croyances et valeurs de leur milieu. C'est dire que le raisonnable a partie liée avec le sens commun comme forme de connaissance socialisée” (Frydman et Meyer, 2012, p.21)

Cet arrière-plan communicationnel apparaît encore avec plus de netteté dans la dichotomie que Perelman établit entre la démonstration et l'argumentation. Au caractère solipsiste et univoque de la première, il oppose en effet le fondement intersubjectif et plurivoque de la seconde. Dans la démonstration, la notion d'auditoire est nulle et non avenue, le but étant de déduire la vérité à partir de prémisses jugées évidentes, posées sans ambiguïté indépendamment des opinions des sujets et en dehors de tout contexte de communication. L'argumentation, quant à elle, n'est possible qu'à partir du moment qu'il y a une communauté effective, *“un contact des esprits”*. Elle est non contraignante en ce sens qu'elle vise à établir un accord entre les esprits sur ce qui semble acceptable et raisonnable en tenant compte des valeurs partagées entre l'orateur et son auditoire. La néo-rhétorique fait sienne la conception aristotélicienne de la rhétorique en tant qu'art de persuader.

Dans le *Traité de l'argumentation*, le philosophe aborde la notion de *“contact des esprits”* en termes communicationnels. Un certain nombre de facteurs doivent entrer en jeu pour s'assurer des conditions d'effectivité de l'acte argumentatif: l'existence d'un langage commun et d'une technique de communication est posée *a minima* comme une condition nécessaire mais non suffisante. L'acte argumentatif a

une forte teneur cognitive car il faut “attacher du prix à l’adhésion de l’esprit de l’interlocuteur, à son consentement, à son concours mental.” (Perelman, 1970,p.21) Pour cela, l’orateur doit faire preuve d’une connaissance circonstanciée du milieu, des filtres culturels et des codes sociaux qui régissent l’échange verbal. Avec la prise en considération du point de vue d’autrui, Perelman semble reconquérir cette horizontalité de l’espace public occultée par “ le rationalisme et l’humanisme des derniers siècles [qui]font paraître étrange l’idée que ce soit une qualité que d’être quelqu’un de l’avis duquel on se préoccupe.” (Perelman, 1970, p.21)

Ainsi, en mettant l’intersubjectivité au cœur de sa réflexion sur le l’échange argumentatif, le philosophe rejoint au fond les mêmes préoccupations que celles de Jürgen Habermas dans sa *Théorie de l’agir communicationnel*²

L’agir communicationnel chez Perelman, fort de cette orientation de l’argumentation vers la raison pratique, ouvre la voie au relativisme, au pluralisme d’opinions et au pouvoir de la délibération qui constituent les fondements de l’idéal démocratique.

“Les êtres qui veulent compter pour autrui, adultes ou enfants, souhaitent qu’on ne leur ordonne plus, mais qu’on les raisonne, qu’on se préoccupe de leurs réactions, qu’on les considère comme les membres d’une société plus ou moins égalitaire” (Perelman, 1970, p.21)

3. Une perception constructiviste de l’auditoire

Si l’on convient avec Perelman que l’argumentation est une action de l’orateur sur les esprits pour obtenir leur adhésion, force est de constater que cette action ne s’effectue pas dans le vide. Elle trouve son ancrage dans le champ illimité des situations de communication qui se présentent dans la vie sociale, politique, judiciaire...Afin de rendre compte de ce dynamisme de l’acte argumentatif, Perelman

² Sur le rapprochement entre Perelman et Habermas, Roland Schmetz écrit: “Le refus de la raison instrumentale [chez Habermas] s’apparente au refus perelmanien d’assimiler l’argumentation à la démonstration. De même l’éthique perelmanienne de l’argumentation [...] comme un rempart au dogmatisme et à l’intolérance rejoint la possibilité et l’obligation imposée par Habermas de justifier toute prise de position sur les fins. Tant Habermas que Perelman seraient à la recherche d’une rationalité nouvelle, teintée d’éthique, non contraignante, mais qui ne soit pas non plus un abandon du projet de connaître la vérité.” (Schmetz, 2000, p.25)

réhabilite la notion d'auditoire, tout droit issue de la rhétorique classique en la dotant d'une extraordinaire plasticité.

Certes, l'on pourrait admettre avec Breton qu'« *Argumenter s'inscrit donc bien dans le triangle traditionnel « émetteur-message-récepteur » qu'étudient, sous toutes ses formes, les sciences de la communication* » (Breton, 2016, p.6), il n'en demeure pas moins qu'avec la prise en considération de l'auditoire, il est opportun d'introduire quelques éclaircissements. Dans le schéma traditionnel de la communication, hérité de Shannon, la triade Emetteur-Message-Récepteur est trop linéaire pour rendre compte du fonctionnement complexe de la situation argumentative. Dans ce modèle, la primauté est accordée au message. N'étant pas la simple transmission d'une information vers une cible, l'argumentation s'inscrit dans un cadre de communication complexe dans lequel l'orateur doit *construire* son auditoire en fonction d'un référentiel, historiquement et culturellement déterminé, de valeurs, d'opinions, de croyances et de lieux communs. Dans la nouvelle rhétorique, c'est la réceptivité de l'auditoire qui oriente et conditionne la production du discours.

Chez Aristote, l'auditoire constitue un critère qui permet d'établir une distinction entre la dialectique et la rhétorique. La première *“s'intéresse aux arguments utilisés dans une controverse ou une discussion avec un seul interlocuteur alors que [la seconde] concerne les techniques de l'orateur s'adressant à une foule réunie sur la place publique, qui ne possède aucun savoir spécialisé et incapable de suivre un raisonnement quelque peu élaboré.”* (Perelman, 1997, p.21) La typologie des auditoires chez Perelman reprend en le complexifiant le dispositif de l'ancienne rhétorique.

“La nouvelle rhétorique, par rapport à l'ancienne, concerne les discours adressés à toute espèce d'auditoire, qu'il s'agisse d'une foule réunie sur la place publique ou d'une réunion de spécialistes, que l'on s'adresse à un seul individu ou à toute l'humanité; elle examinera même les arguments que l'on s'adresse à soi-même dans la délibération intime.” (Perelman, 1997, 21)

Il s'ensuit que la relation entre l'orateur et son auditoire n'est pas nécessairement empirique, dialogale mais dialogique en ce sens qu'elle ne présuppose pas la présence ou la proximité du public ou de l'interlocuteur. Le

discours à visée persuasive peut en effet transcender la situation concrète du face-à-face pour emporter l'adhésion d'un tiers lointain ou dessiner en creux la figure d'un destinataire idéal. Perelman définit ainsi l'auditoire comme étant *"l'ensemble de ceux sur lesquels l'orateur veut influencer par son argumentation."* (Perelman, 1970, p.25)

L'auditoire n'est pas un donné mais un construit, une image mentale que l'orateur doit savoir forger pertinemment et plus ou moins consciemment:

"L'auditoire présumé est toujours, pour celui qui argumente, une construction plus ou moins systématisée. On peut tenter d'en déterminer les origines psychologiques ou sociologiques; ce qui importe, à celui qui se propose de persuader effectivement des individus concrets, c'est que la construction de l'auditoire ne soit pas inadéquate à l'expérience." (Perelman, 1970, p.25)

L'on ne saurait ici passer sous silence la fécondité de la notion d' *adaptation à l'auditoire*, centrale dans la nouvelle rhétorique. Longtemps discrédité dans la pensée rationnelle de l'Occident, le vaste champ de la doxa reçoit ses lettres de noblesse. La réflexion de Perelman sur l'auditoire met l'accent sur les soubassements doxiques de la communication argumentative. Les prémisses de l'argumentation diffèrent de celles du raisonnement logique. Pour persuader, il faut qu'il y ait entre l'orateur et son auditoire des *points d'accord*. La parole persuasive puise en effet sa matière dans le partage des opinions, des valeurs et des hiérarchies.

La typologie perelmanienne des auditoires s'établit par cercles concentriques allant du particulier à l'universel. Si, dans l'acte de persuader, l'orateur doit prendre en considération les éléments doxiques et pathiques d'un auditoire particulier, il n'en va pas de même dans l'acte de convaincre. Celui-ci transcende en effet *"les particularités historiques et locales de façon à ce que les thèses défendues soient admises par tous."* (Perelman, 1970, p.34) L'auditoire universel est une instance de réception idéale constituée de tous les êtres de raison.

4. Vers une éthique de la communication

Les perspectives de Perelman sur la théorie de l'argumentation le conduisent vers une déconstruction du rationalisme occidental. Ce qu'il propose en alternative, c'est une conception élargie de la raison qui s'ouvre sur l'horizon pratique de l'action humaine. La raison dont il est question ici a une dimension communicationnelle en ce sens que, renonçant à la voie courte de l'évidence, elle emprunte la voie longue de l'argumentation pour se justifier dans les limites du raisonnable, c'est-à-dire de ce qui est communément admis par une pluralité humaine. Cette philosophie du raisonnable, remise au premier plan par Perelman, a un fondement éthique dans la mesure où elle permet de penser les frontières au-delà desquelles la raison peut perdre sa vocation délibérative et verser dans les abus face aux multiples figures du déraisonnable. Signalons que la notion de déraisonnable n'est pas développée dans *Le Traité de l'argumentation* mais plutôt dans les articles rassemblés dans *Ethique et droit*. Comme l'explique Ruth Amossy: *"La notion de déraisonnable n'est pas sans avoir d'importantes répercussions sur l'ensemble de la rhétorique comme gestion des affaires humaines. Elle devrait en effet empêcher les débordements qu'entraînerait toute infraction flagrante au bon sens partagé, et permettre d'éliminer les options qui de façon évidente n'y souscrivent pas. Aucun auditoire ne peut adhérer à une thèse qui apparaît clairement, aux yeux de tous, comme déraisonnable."* (Frydman et Meyer, 2012, p.12)

La violence est une des figures essentielles du déraisonnable. Elle est le pendant négatif de l'argumentation. Si l'orateur cherche à modifier l'état préexistant des choses et des esprits par l'assentiment, l'agresseur le fait par le recours à la force. Le fonctionnement du lien social, remarque Perelman, cherche toujours à renforcer l'unanimité entre les membres d'une communauté autour des valeurs partagées et des croyances communes pour endiguer les multiples assauts de la violence. Vecteur de la cohésion sociale, l'épidictique, aux yeux de Perelman, se hisse à la même dignité argumentative que le délibératif et le judiciaire: *"Toute société qui tient à ses valeurs propres ne peut donc que favoriser les occasions qui permettent aux discours épidictiques de se reproduire à un rythme régulier: cérémonies commémorant des faits intéressant le pays, offices religieux, éloges des*

disparus et autres manifestations servant la communion des esprits” (Perelman, 1970, p.72)

Toutefois, lorsqu’il se sclérose, l’épidictique peut glisser vers l’idéologie, menaçant ainsi d’exclusion les voix dissidentes du groupe social. La société devient coercitive : elle supprime donc les conditions de l’argumentation, favorisant ainsi le rejaillissement de la violence.

En matière d’institutionnalisation du *contact des esprits* comme fondement des sociétés non répressives, Perelman ne manque pas de rendre hommage à l’utopie des Lumières, laquelle a favorisé l’éclosion d’un espace public fondé sur les critères de la rationalité, de l’égalité et de la transparence en absolue rupture avec l’arbitraire du passé. Cette construction est, toutefois, vouée à l’échec dans la mesure où elle veut fonder l’unanimité sociale sur un universalisme abstrait. Par l’esprit de la *tabula rasa* qui l’anime, le projet des Lumières exclut la doxa au profit de la Raison. On touche ici le point nodal de la divergence entre la théorie de l’argumentation chez Perelman et la théorie de l’agir communicationnel chez Habermas. Cette dernière en effet “*conserve le caractère déontologique, cognitiviste, formel et universaliste de l’éthique kantienne.*”(Schmetz, 2000, p.25):

“Le XVIIIème siècle, français et allemand, nous fournit l’exemple d’une tentative, certes utopique, mais à coup sûr émouvante, d’établir une catholicité des esprits sur la base d’un rationalisme dogmatique, permettant d’assurer des fondements sociaux stables à une humanité pénétrée des principes rationnels. Cet essai de résoudre, grâce à la raison, tous les problèmes que pose l’action, s’il a contribué à la généralisation de l’instruction, a malheureusement échoué parce que, bien vite, on s’est rendu compte que l’unanimité était précaire, illusoire, ou même impensable.” (Perelman, 1970, p.75-76)

Le XXème siècle constitue un démenti cinglant aux idéaux des Lumières. Le modèle dialogique sera supplanté par une autre figure du déraisonnable: la propagande. Si la violence vise à obtenir des effets pratiques par le recours à la force et à la contrainte, la propagande cherche les mêmes effets par le recours à la manipulation des esprits. Elle est pernicieuse en ce sens qu’elle cherche à s’assurer la loyauté des masses selon un mode du pouvoir qui assoit le consentement non sur

le mode de l'adhésion et de la délibération citoyenne mais sur celui de l'instrumentalisation de l'épaisseur émotionnelle du *démos*. Mais, plus profondément, la propagande instaure un rapport au monde fondé sur le trucage du réel et son extrême spectacularisation afin d'asseoir la logique de la domination. Elle dé-substantialise *in fine* les ressources argumentatives du langage :

“Le discours épideictique - et toute éducation- visent moins à un changement dans les croyances qu'à une augmentation de l'adhésion à ce qui est déjà admis, alors que la propagande bénéficie de tout le côté spectaculaire des changements perceptibles qu'elle cherche à réaliser” (Perelman, 1970, p. 72)

Ainsi, l'argumentation chez Perelman est perçue comme une frontière éthique entre la contrainte et la manipulation, entre la violence et la propagande. La moralisation de l'espace démocratique passe par les vertus d'une théorie de l'argumentation qui renvoie dos à dos l'illusion rationaliste et la dérive sophistique et propagandiste.

Pour conclure, nous avons essayé de mettre en perspective le versant communicationnel de la pensée de Perelman. Au même titre que le logicien, le juriste ou le linguiste, le chercheur en sciences de la communication peut trouver dans la théorie de l'argumentation de multiples points d'ancrage. La veine communicationnelle irrigue en profondeur la démarche critique du philosophe. A la culture bourgeoise de l'évidence et le rationalisme dogmatique qui lui sert de fondement, Perelman oppose une culture démocratique de l'argumentation. En présupposant qu'argumenter, c'est communiquer, nous avons montré la centralité de l'auditoire dans cette nouvelle théorie. Il n'y a de communication que par le contact des esprits. Enfin, en replaçant la communication argumentative dans un cadre éthique qui l'englobe, nous pouvons dire que le projet perelmanien, au même titre que la théorie critique de Habermas, s'inscrit dans une vaste réflexion sur la rationalité de l'espace public moderne.

RÉFÉRENCES

BRETON, Philippe, *L'argumentation dans la communication*, Editions La Découverte, Paris, 2016

DE MEYER, Luc, *Vers l'invention de la rhétorique, une perspective ethno-logique sur la communication en Grèce ancienne*, Editions PEETERS LOUVAIN-LA-NEUVE, 1997

FRYDMAN, Benoît et MEYER, Michel, *De la nouvelle rhétorique à la logique juridique*, Presses Universitaires de France, Paris, 2012

MEYER, Michel, *Qu'est-ce que l'argumentation?*, VRIN, Paris, 2005

PERELMAN, Chaïm, *L'empire rhétorique, rhétorique et argumentation*, VRIN, Paris, 1997

PERELMAN, Chaïm et OLBRECHTS-TYTECA, Lucie, *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1970

SHMETZ, Roland, *L'argumentation chez Perelman, pour une raison au cœur de la rhétorique*, Presses Universitaires de Namur, 2000